

Victoria Elisabeth, animatrice bénévole et membre de la Commission enfance et jeunesse LDH

Nos jeunesses perdues

Cette nouvelle, inspirée très librement d'une anecdote entendue et du documentaire ARTE du même nom, a été rédigée sur la base du thème « justice et prison » pour La Chronique de la Ligue des droits humains.

Cela faisait longtemps que je ne m'étais pas réveillée si tôt. Dès que je mets un pied dehors, l'air tendre de l'aube me prend au visage. De l'autre côté de la place, derrière le joyeux mélange de toitures étroites, les rayons du soleil semblent jaillir du centre de la terre. En longeant les rangées de maisons assorties, je ne perds pas un instant de vue ces immenses faisceaux de lumière qui s'étirent dans le ciel frais.

Dans moins de deux heures, Bruxelles suintera le pot d'échappement et une bourrasque de klaxons pressera le tram 81 d'engloutir plus de passagers et de passagères que ce que sa cage thoracique n'est capable d'avalier. Comme ces aliments qu'on continue d'entasser dans notre estomac à Noël, les heures de pointe me donnent la nausée, un sentiment de profond malaise de participer à cette tradition d'excès inutiles.

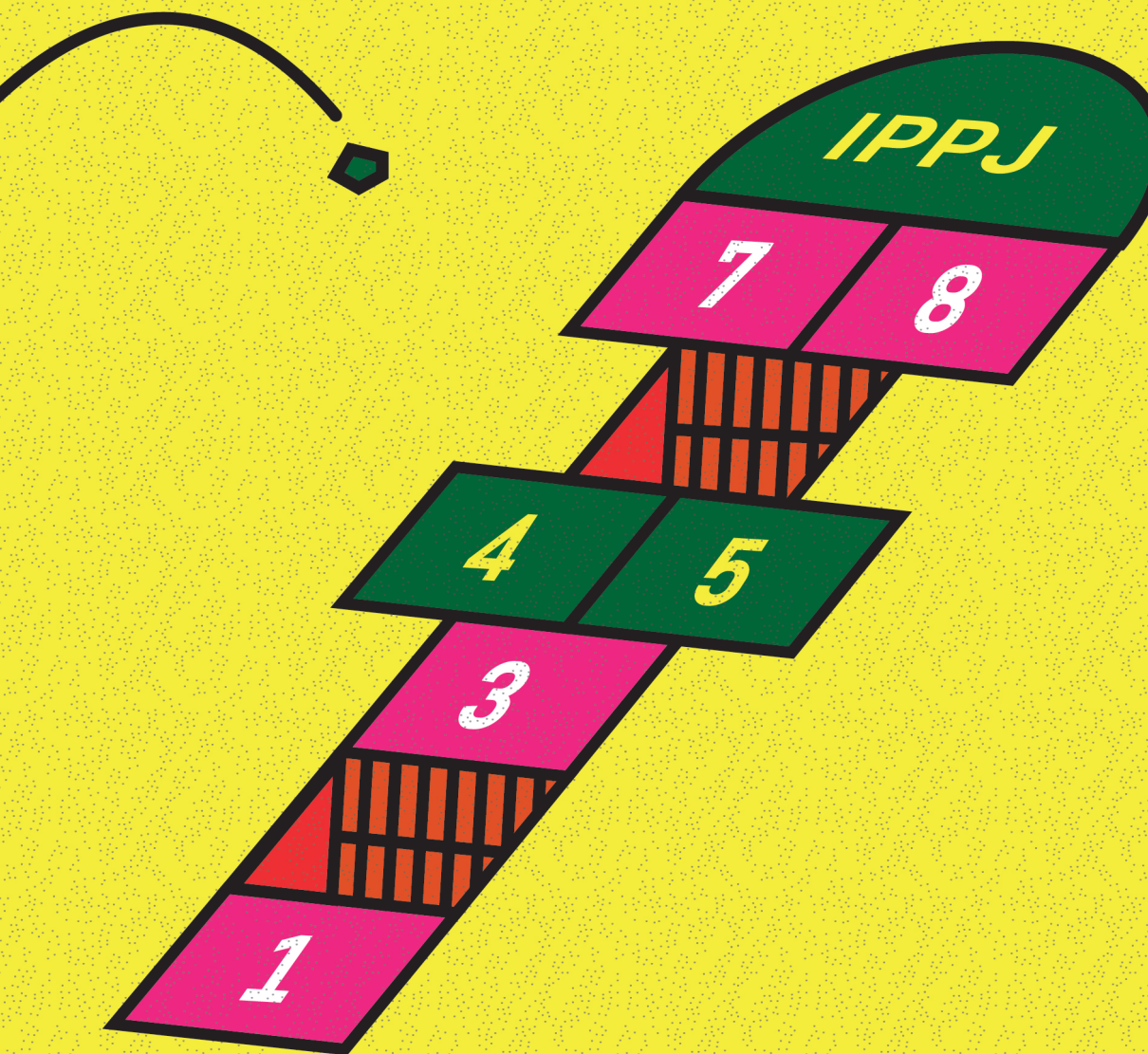
Mais ce matin, je goûte enfin le plaisir du jeûne, la plupart des habitant·e·s dorment encore et les avenues sont vides. D'un pas léger, je déambule dans les rues et assiste au réveil des vieilles pierres. Il règne une telle quiétude que je ne reconnais pas le quartier, les oiseaux bavardent entre voisins sur un air de campagne.

« *Voi-e qua-tre : Letrain-IC – àdesti-nation – d'Aar-lon-et-Lux-em-bourg – de – sixheu-res-quaran-tesix – arri-ve voi-e qua-tre (...) Spoo-rrr viiierrr – de-IC-trrrein – naarr ...* »

Avec quelques rares voyageurs et voyageuses téméraires, je m'installe à bord d'un train qui nous emporte rapidement loin des buildings de cristal et descend vers le sud. Pendant que défilent les grandes étendues de plaines vertes, je pense à la journée qui m'attend. J'avais reçu un appel quelques mois plus tôt pour participer à un programme de formation pour jeunes en réinsertion. Principalement du décrochage scolaire m'avait-on assurée, et comme j'étais fatiguée d'intervenir dans les entreprises, je n'avais pas hésité un instant malgré mon manque d'expérience avec ce type de public. La moyenne d'âge serait de vingt-et-un ans, uniquement des garçons, et j'avais obtenu des groupes de douze maximum, car j'avais la conviction profonde qu'il était impossible d'enseigner à une classe de vingt-cinq élèves, même avec la meilleure intention.

À travers la vitre, je devine les gares intermédiaires dès qu'apparaissent les signatures d'inconnu·e·s sur toutes les surfaces accessibles. De grandes calligraphies vives aux ondulations maîtrisées, quelques esquisses politiques, ici et là un dessin, le visage d'une femme, et puis tous ces noms inscrits dans l'urgence, comme si leur auteur·e avait poussé un ultime cri pour se faire entendre.

Quand il fut établi que le train avait traversé la moitié du pays, il fut temps pour moi de descendre. Il me restait pile assez de temps pour m'acheter un café d'autoroute et une couque au chocolat préemballée. La bouche pleine, je rejoignis le centre culturel et assistai de justesse à la scission du troupeau d'adolescents en différents groupes. Mon trac broya toute tentative de digestion de mon repas industriel et j'avançai incertaine vers l'une des bénévoles. Elle m'attribua une dizaine de gaillards fiers, à qui je souris avec les dents, et nous guida dans une salle lumineuse au fond du bâtiment. Quand la porte fut fermée, je me retrouvai avec douze paires d'yeux qui me jugeaient. La clef c'est d'avoir l'air sûre de soi, me répétais-je



en commençant l'appel. Quand j'arrivai au nom de Féthi, avachi sur sa chaise dont les pattes arrières lui servaient de balançoire, il m'informa illico de ce qu'il pensait du thème de mon intervention.

- Non mais vas-y wesh, moi j'en ai rien à foutre de votre stress ou j'sais pas quoi, moi madame j'suis pas stressé, c'est pour les mauviettes d'être stressé j'sais pas.

Sa réplique fut acclamée comme un discours populiste devant un peuple qui réclame justice. Les déclarations fusèrent à travers la classe et chaque élève y allait de son commentaire. Solan, un adolescent de dix-huit ans à la chevelure bouclée, rasée avec soin sur les côtés, lança qu'il n'avait pas eu le choix de venir, c'était sa juge qui le lui avait imposé. Son voisin Bastien en profita pour surenchérir d'une blague salée, lui aussi aurait préféré rester dans son lit ce matin.

En les écoutant, je me surpris à penser que leurs réticences n'étaient pas si différentes des égos en costumes que j'avais l'habitude de côtoyer, à un détail près pourtant. La doctrine d'entreprise enseignait aux hommes adultes à converser avec un phrasé impeccable, ce qui, je devais l'admettre, avait un certain charme. Mais il était comique de constater que la plupart du temps, cette jolie couverture grammaticale dissimulait des propos totalement idiots et un manque certain d'arguments fondés. La différence avec les jeunes en marge de la société, c'est qu'ils ne sont pas maintenus dans cette illusion d'être des génies, bien au contraire, il n'y avait dans leurs discours aucun désir de m'écraser de leur arrogance.

Lorsque le brouhaha se dissipa, je pris soin de reformuler les remarques énoncées pour signifier aux élèves que je les avais bien entendus. Ensuite, je leur proposai un deal :

- Voilà ce qu'on va faire. Je vous pose une question et si votre réponse est non, alors en effet vous n'avez pas besoin d'apprendre à gérer votre stress. Quelle que soit votre réponse, chacun décidera pour lui-même s'il a envie de suivre le cours. J'inviterai alors ceux qui ne sont pas intéressés à s'occuper calmement au fond de la classe. Voici la question :
« Est-ce qu'il vous est déjà arrivé d'agir — d'avoir un geste, une parole ou un acte — qui était plus fort que vous et que vous n'avez pas pu contrôler ? Est-ce que ce même événement, aujourd'hui, vous le regrettez ? ».

Je laissai quelques secondes s'écouler, et comme je m'y attendais, il n'y eut aucun bruit de chaise. Elias, qui jusque-là n'avait pas décroché son regard de la fenêtre, tourna brusquement la tête dans ma direction, ce qui me donna le signal de poursuivre :

- Le stress, c'est un mécanisme de défense qui est activé par notre cerveau quand il nous croit en danger. C'est un moyen pour lui de prendre le contrôle de notre corps — ce qu'on appelle parfois l'instinct — pour assurer notre survie. Quand le cerveau déclenche le stress, on n'est plus maître de nos actions et réactions et il arrive souvent, dans ces moments-là, de dire ou faire quelque chose qu'on regrette après.

C'est un peu comme si notre cerveau, c'était une voiture de course avec deux chauffeurs. L'un d'eux, le plus vieux, existe depuis notre naissance et son but, c'est la survie ; il a des réflexes sûrs au volant. Le second chauffeur est plus jeune mais il est capable de voir des raccourcis et les obstacles, d'inventer, de créer, et même réparer le moteur si besoin, alors que le premier chauffeur ne voit que la ligne d'arrivée. Si on a un geste violent, une parole qui blesse, qu'on préfère fuir, ou même qu'on est incapable de bouger dans une situation, c'est qu'on a le mauvais chauffeur au volant. C'est comme si notre cerveau croyait qu'on était en mode « championnat du monde de Formule 1 » alors qu'on roule sur un chemin de campagne. Vous voyez un peu le concept ? Il existe des techniques pour apprendre à changer de chauffeur à temps, pour éviter tout accident et reprendre le contrôle de la situation.

Pendant les deux heures que dura le cours, je découvris douze personnalités fortes aux parcours scolaires chaotiques. Solan et quatre autres avaient une longue histoire avec la justice et avaient vécu la fin de leur adolescence en centre de détention pour mineurs. Derrière leurs blagues grivoises, je percevais une solitude extrême, un manque de reconnaissance mais surtout une furieuse envie de mordre. Les fragments de leurs récits personnels me giflèrent le cœur, et leur colère me gagna plus d'une fois.

La plupart étaient récidivistes de faits de violence, c'était comme s'ils étaient coincés dans cet unique moyen d'expression. Chaque petite altercation désagréable déclenchait dans leur poitrine des fusils de chasse, qui bien souvent tiraient dans le tas avant même de se rendre compte qu'ils avaient dégainé.

Je devinai des carences affectives sur lesquelles ils avaient bâti des certitudes impossibles à déloger. Leurs représentations hommes-femmes étaient lourdement biaisées et reposaient sur un socle de stéréotypes qui, à les entendre, justifiait la violence, un élément central de leur virilité.

Je fus touchée par leur sens du devoir et de la loyauté. Dans une société qui ne leur donnait rien, ou tellement peu, la délinquance les avait accueillis comme une famille, un groupe où ils étaient devenus des frères estimables et considérés. Ils y pratiquaient le risque et le danger comme d'autres font du sport. Chaque délit les avait remplis d'adrénaline, un sentiment de toute puissance rassurant dans lequel ils s'étaient construits, trouvant là leur manière d'exister.

Arrêtés, enfermés, privés de liberté, que leur restait-il aujourd'hui ? Éduqués à la débrouille, ils étaient très loin de gober les fables des institutions sur leur avenir. On leur proposait des formations pour des métiers qu'ils n'auraient jamais. Les centres de détention pour mineurs leur avait fait goûter la prison, sans leur donner d'alternative pour ne pas y retourner. En les observant, je compris pour la première fois combien ces jeunes hommes avaient peu de chance de s'en sortir, dans ce système répressif et abrutissant.

J'appris bien plus qu'eux ce matin-là, en découvrant comment mon pays punissait au lieu d'instruire. Puis comment ce même pays s'étonnait que la leçon n'avait pas suffi, alors il punissait encore et encore, jusqu'à démolir toute possibilité de rédemption. Je ne pouvais pas m'empêcher de me demander à quel moment le système avait failli, et surtout, si j'avais été oubliée comme ces jeunes, par quel moyen j'aurais vérifié d'être bien vivante ?